

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

# LONDRES

ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE  
PAR RÉGIS TETTAMANZI

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT, roman (« Folio », n° 28).
- MORT À CRÉDIT, roman (« Folio », n° 1692).
- GUIGNOL'S BAND, roman.
- L'ÉGLISE, théâtre.
- SEMMELEWEIS 1818-1865 (« L'Imaginaire », n° 406. Textes réunis par Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard. Préface de Philippe Sollers).
- FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS, I, roman.
- NORMANCE (FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS, II), roman.
- ENTRETIENS AVEC LE PROFESSEUR Y (« Folio », n° 2786).
- D'UN CHÂTEAU L'AUTRE, roman (« Folio », n° 776).
- BALLETS SANS MUSIQUE, SANS PERSONNE, SANS RIEN (« L'Imaginaire », n° 442. Édition augmentée de Pascal Fouché).
- NORD, roman (« Folio », n° 851).
- LE PONT DE LONDRES (GUIGNOL'S BAND, II), roman. Préface de Robert Poulet.
- RIGODON, roman. Préface de François Gibault.
- CASSE-PIPE *suivi de* CARNET DU CUIRASSIER DESTOUCHES, roman (« Folio », n° 666).
- MAUDITS SOUPIRS POUR UNE AUTRE FOIS, version primitive de FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS (« L'Imaginaire », n° 547. Édition d'Henri Godard).
- GUIGNOL'S BAND I - GUIGNOL'S BAND II (*Le Pont de Londres*). (« Folio », n° 2112. Édition révisée en un volume).
- LETTRES À LA NRF (1931-1961). Édition de Pascal Fouché, préface de Philippe Sollers.
- FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS (« Folio », n° 2737. Nouvelle édition en un volume de *Féerie pour une autre fois* et de *Normance*. Préface d'Henri Godard).
- LETTRES DE PRISON À LUCETTE DESTOUCHES ET À MAÎTRE MIK-KELSEN (1945-1947). Édition de François Gibault.
- DEVENIR CÉLINE. *Lettres inédites de Louis Destouches et de quelques autres*. Édition de Véronique Robert-Chovin.
- LETTRES À HENRI MONDOR. Édition de Cécile Leblanc.
- GUERRE. Édition de Pascal Fouché.

*Suite des œuvres de Louis-Ferdinand Céline en fin de volume*

LONDRES



LOUIS-FERDINAND CÉLINE

# LONDRES

*Édition établie et présentée par*

RÉGIS TETTAMANZI

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
trois cent dix exemplaires sur vélin rivoili  
des papeteries Arjowiggins numérotés de 1 à 310.*

## PRÉFACE

*Londres* est le manuscrit le plus volumineux de l'ensemble d'inédits de Louis-Ferdinand Céline réapparus au cours de l'été 2021 : plus d'un millier de feuillets à lui seul. Il est la suite immédiate de *Guerre*<sup>1</sup>, mais peut se lire indépendamment, tant les motifs qu'il développe et les personnages qu'il fait apparaître ont leur unité propre, unité qui provient avant tout du cadre urbain de ce récit.

Quand on évoque un roman de Céline se déroulant dans la capitale britannique, le lecteur peut penser à *Guignol's band*, ce texte inachevé dont seule la première partie fut publiée en 1944 (la seconde le fut à titre posthume en 1964), et qui demeure aujourd'hui encore, inexplicablement, l'un des moins lus de son auteur. Ce sera, à n'en pas douter, le travail des spécialistes que d'établir des comparaisons entre *Londres* et *Guignol's band*. Nous aborderons ici ce texte pour lui-même, car il est vrai que, lorsque Céline rédige *Guerre* et *Londres* à la suite, le second roman londonien n'existe pas encore.

*Londres* est un texte qui offre bien des séductions, façon

1. *Guerre*, édition de Pascal Fouché, Gallimard, 2022.

Céline. Il présente des péripéties haletantes : une histoire d'amour avec une prostituée tantôt dangereuse tantôt enamourée, un indicateur de police que l'on assassine avant de maquiller sa mort en suicide, une bagarre à coups de crachats dans un taxi, le combat d'un homme contre un ours, une danseuse américaine qui sauve Ferdinand du désespoir... À cela s'ajoute le surgissement de figures hautes en couleur : un aristocrate anglais des plus excentriques, une famille de lanceurs de couteaux, le roi Krogold faisant irruption au cours du récit, sans compter... le premier chat de l'œuvre de Céline, bien avant Bébert !

### *La suite de Guerre : lieux et chronologie*

Qui a lu *Guerre* aura sans doute envie de connaître la suite. À la fin de ce roman, Angèle avait accepté la proposition du major Purcell, un de ses amants, de le suivre à Londres pour qu'elle devienne sa maîtresse en titre. Nous sommes donc encore pendant la Première Guerre mondiale mais, comme toujours avec Céline, la chronologie est brouillée et comporte des contradictions volontaires.

L'histoire dure un an environ, elle semble commencer au printemps 1916 et s'achever au mois d'avril de l'année suivante. On note ainsi d'emblée une distorsion par rapport à la biographie de l'écrivain : si Louis Destouches est bien arrivé à Londres au mois de mai, c'était celui de 1915. Ce décalage d'une année se retrouve, mais inversé, en ce qui concerne l'année de naissance du narrateur Ferdinand : « 1893 », est-il écrit à deux reprises, alors que l'écrivain est né en 1894<sup>1</sup>. L'occurrence de *Londres III* souligne même le décalage,

1. *Londres I*, I, p. 54 ; *III*, 12, p. 526.

puisqu'on lit nettement un « 4 » remplacé sur le manuscrit, en repentir, par un « 3 ». Une année avant dans un cas, une année après dans l'autre ; la modification est donc délibérée, comme si Céline prenait bien soin de distinguer le narrateur de l'auteur. Du reste, dans *Londres II*, Ferdinand affirme à plusieurs reprises avoir vingt-deux ans, ce qui, s'il est bien né en 1893, situerait le récit en 1915 ; on voit que chez Céline les chiffres sont toujours flous, instables, on ne peut s'y fier. Enfin, les rares indications temporelles n'aident en rien à établir une chronologie interne ; pas plus que les allusions à la guerre de 14, qui ponctuent le roman, certes, mais se font en désordre, et avec des absences de taille : si nous sommes en 1916, comment se fait-il qu'aucun personnage n'évoque jamais la bataille de Verdun ni celle de la Somme ?

Comme *Guignol's band*, *Londres* est un roman dans lequel les déambulations à travers la capitale britannique sont nombreuses. On peut sans doute ici parler d'homologie structurale entre les deux romans, car l'espace londonien est à peu près le même, avec quelques variantes. Le centre névralgique du récit est déjà le quartier de Soho, et plus particulièrement la « Leicester Pension », tout à la fois pension, bordel, lieu de vie et point de ralliement des maquereaux et des prostituées. À partir de là et en fonction des péripéties, les personnages sont amenés à rayonner dans tout l'espace londonien : l'East End populaire bien entendu, ainsi que les docks - où parfois l'on se bagarre dans les pubs et les caboulots ; dans la direction opposée, les quartiers chics autour de Hyde Park, et, au nord, celui de Maida Vale où Purcell vit avec Angèle ; au sud de la Tamise, Greenwich est un lieu de passage, mais n'a pas l'importance qui sera la sienne dans *Guignol's band* ; en revanche, le docteur Yugenbitz (futur Clodovitz) habite avec sa famille une Citron Street inconnue de toutes les cartes, mais située non loin de là.

*Guignol's band* présentera aussi un lieu éloigné des quartiers plus centraux : Willesden, où logeront le colonel O'Collogham et sa nièce Virginie, et où se concentrera la majeure partie du second volume. Dans *Londres*, Willesden est l'endroit où se trouve l'usine de Purcell, militaire également fasciné par les masques à gaz, mais Ferdinand ne s'y rend qu'une fois et n'y reste pas longtemps (III, 5) ; en revanche un autre lieu excentré est présent dans la première partie : le Dorset, où se situe le manoir familial du capitaine Lawrence Gift, lequel y accueille et y loge pendant plusieurs semaines Ferdinand et toute la clique de maquereaux et de putains du Leicester (I, 8).

La capitale britannique est un des principaux personnages du roman, mais elle est décrite par touches impressionnistes. Pas d'équivalent ici de la longue promenade sur les docks au début de *Guignol's band*, ni du spectacle des garçonnetts et des fillettes chantant et dansant dans les rues de la ville au printemps. En revanche, le lecteur un tant soit peu familier de cette ville ne pourra qu'être sensible à toutes ces notations subtiles, fugaces, parfois poétiques, parfois réalistes, qui construisent peu à peu le décor urbain. Ainsi les rives du fleuve, où l'« on entend les sirènes appeler dans le pont Tower Bridge en passant, les gens de la Tamise. C'est l'Embankment, le quai de toutes les peines, au ras de l'eau tendre et fragile<sup>1</sup> ». En effet, ajoute le narrateur un peu plus loin, « la Tamise c'est beau. C'est la nuit du monde qui coule, sous les ponts. Ils se lèvent comme des bras pour qu'elle passe<sup>2</sup> ».

Ferdinand est également sensible à l'animation des quartiers : « Les rues changeaient vite en ces temps-là, d'une semaine sur l'autre. De nouvelles abondances d'autres richesses s'ajoutaient sans cesse aux boutiques des quar-

1. *Londres* I, 1, p. 69.

2. *Londres* I, 1, p. 75.

tiers, en large en lumières en couleurs<sup>1</sup>. » Voire à leur beauté comme celle de Chelsea, « en somme un quai poétique et brumeux, dans les bleus, fond gris<sup>2</sup> ». En ces temps troublés par la guerre et la peur, comment s'étonner qu'il trouve parfois dans les parcs londoniens des havres de quiétude : « C'est plus frais, plus fragile que tout le reste du monde la campagne anglaise au printemps. Les jonquilles sauvages, si crues et pimpantes que le parc entier ricane et que l'hiver surpris, voyeur, chatouille, reste accroché<sup>3</sup>. » Le roman fourmille de notations de ce type, qui lui donnent un de ses charmes les plus incontestables.

Enfin, contrairement à *Guignol's band*, *Londres* est un roman achevé. Certes, comme il est fréquent chez Céline, la fin reste ouverte. Mais l'interruption n'est pas due aux circonstances, elle est plutôt une suspension, à l'instar des dénouements de *Mort à crédit* ou de *Féerie pour une autre fois*. D'une certaine façon, le destin des personnages est scellé, nombre d'entre eux étant tout simplement morts... On attirera l'attention du lecteur sur l'image finale, très belle, et non sans rapport avec le dénouement de *Voyage au bout de la nuit* : la Tamise, une péniche du côté de Chelsea ; Ferdinand solitaire avec un petit chat pour seul compagnon...

*Roman de la prostitution,  
ou manuel de survie à l'usage des déserteurs ?*

De quoi parle ce roman ? La réponse ne va pas de soi, tant la multiplicité des personnages, la déconstruction du récit,

1. *Londres* I, 6, p. 199.

2. *Londres* III, 11, p. 512.

3. *Londres* II, 16, p. 388.

l'étoilement des intrigues dessinent une trajectoire qui n'est rien moins que linéaire. Nous distinguons évidemment ici entre l'*intrigue* du roman, c'est-à-dire ce qui justifie l'enchaînement des épisodes, et son *sujet* (ou ses sujets), davantage lié à la thématique et à l'imaginaire.

La ligne générale du roman se laisse aisément percevoir : pour le narrateur Ferdinand comme pour la plupart des personnages, il s'agit de trouver un refuge, un abri, un endroit sûr pour échapper à la police anglaise et donc à la menace d'être emprisonné ou, pire, renvoyé au front. Mais de nombreuses intrigues secondaires s'esquissent peu à peu. L'une d'entre elles est parallèle à la principale, en étroite continuité avec *Guerre* : il s'agit des relations entre Angèle et Ferdinand, qui forment une sorte de contrepoin. Cette histoire d'amour contrariée, en tension permanente entre les sentiments, les pulsions sexuelles irrépressibles, le souci de l'autre, mais aussi la méfiance qu'il ou elle inspire, fait de *Londres* un des grands textes sur la passion amoureuse – le terme de passion étant pris dans son sens le plus fort.

Par certains aspects, *Londres* est, plus que *Guignol's band*, un « roman de la prostitution », au sens où cette catégorie se constitue tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et s'illustre encore au XX<sup>e</sup>, par exemple dans l'œuvre d'un Francis Carco – que Céline n'aimait guère<sup>1</sup>. On n'aurait aucune peine à y retrouver un argot des bas-fonds fort semblable, des personnages similaires, des situations proches. Au cœur des relations entre les personnages, il y a les « macs » et leurs « mômes ». Contrairement à *Guignol's band*, le roman montre ici les prostituées « au travail », les scènes de sexe étant explicites – et parfois

1. Voir Francis Carco, *Romans*, édition de Jean-Jacques Bedu et Gilles Freysinet, Robert Laffont, Bouquins, 2004 ; voir aussi *Un joli monde. Romans de la prostitution*, édition de Mireille Dottin-Orsini & Daniel Grojnowski, Robert Laffont, Bouquins, 2007.

complaisantes. Passages obligés donc, le bordel et ses rites, la prostituée qui tombe enceinte, celle qui « double » son homme, la brutalité des proxénètes, l'échange marchand avec les « michés », etc. La crudité des scènes sexuelles s'explique peut-être par la volonté de contrevenir à la « littérature des bas-fonds » comme celle de Carco et de ses émules, qui certes décrivent des situations scabreuses, mais sans franchir certaines limites. Rappelons aussi que l'on prête à Céline, au moment de la sortie de *Mort à crédit*, une justification radicale de cette outrance pornographique : « Je ne suis pas pour la périphrase. Je ne m'appelle pas Boylesve. Je ne me déciderai jamais à écrire que mes bougres s'étreignaient passionnément en se donnant des baisers fous<sup>1</sup>. » Gageons que, si *Londres* avait été publié à l'époque (mais pouvons-nous seulement l'imaginer ?), le roman aurait subi des coupures analogues à celles imposées pour *Mort à crédit*... et en bien plus grand nombre. Sans parler de cette glaçante scène de l'avortement manqué, certainement l'une des toutes premières en littérature, à la manière naturaliste (II, 9).

Sur le choix de ce « milieu » (aux deux sens du terme) comme principal réservoir du personnel romanesque de *Londres*, l'expérience biographique de Louis Destouches a sans aucun doute été déterminante. Mais, çà et là dans le texte, telle réflexion du narrateur sur les « macs » ouvre des perspectives sur ses raisons intellectuelles, entre fascination pour les *outlaws*, leur langage et leur code d'honneur, et rejet absolu des bien-pensants et du monde dit normal :

Je me demandais si la guerre finirait dans un ou dix, comme disaient certains. J'essayais de me souvenir comment

1. Propos rapportés par *Le Nouveau Cri* en mars 1936 ; cité dans *Romans I*, édition d'Henri Godard, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 1398. René Boylesve (1867-1926) est un de ces romanciers académiques de la génération précédente que Céline présente comme repoussoirs.

ils étaient les hommes avant la guerre. C'était déjà une belle collection de saloperies. Pour moi, les patrons, les pères, les moraux, tous bien plus forts que moi. Et puis après, les soldats, c'est pire encore de même, ça tue à tous les coups. Tant qu'à faire, à y réfléchir, les maquereaux c'est entre les deux ceux qui comprennent le mieux les choses. Ils sont susceptibles d'écouter, les autres rien du tout<sup>1</sup>.

Cela dit, le milieu reste le milieu. Et l'univers qui est décrit dans ce texte est comme saturé par la violence exercée par les hommes sur les femmes. Les pratiques même les plus révoltantes ne sont jamais condamnées. Et il y en a... Non seulement les « filles de joie » se font tabasser, mais elles trouvent cela normal. Le maquereau Tresore, qui porte bien mal son nom, a pour coutume de couper un ou plusieurs doigts à celles qui désobéissent ; elles arborent d'ailleurs avec fierté ces mutilations. Même Cantaloup, à qui la violence physique répugne, se laisse parfois aller à distribuer quelques baffes ; il faut dire qu'il peut s'appuyer sur sa « femme » Ursule, bien plus terrible que lui quand il est question de dresser les débutantes. Nous sommes chez Céline, donc au-delà ou en deçà de tout jugement moral, et dans l'outrance qu'autorise la création littéraire. La tentation sera forte d'attribuer systématiquement à l'auteur ce qui relève du personnage. Mais quoi que l'on pense de l'un et de l'autre, ce serait une erreur.

À y regarder de plus près, ces relations à l'évidence déséquilibrées entre les hommes et les femmes ne sont pas univoques – même si certaines réflexions personnelles de Ferdinand à cet égard relèvent de la plus radicale misogynie. L'esthétique n'est pas la morale : elle altère les jugements que nous serions en droit de porter sur telle situation ou telle représentation.

D'abord, les portraits qui sont faits de l'une et de l'autre

1. *Londres* II, 19, p. 421.

catégorie s'équivalent dans le négatif. Si les femmes sont des victimes le plus souvent aliénées, si elles participent à leur asservissement, si parfois elles se révèlent inconséquentes, stupides, cruelles, voire meurtrières, les hommes ne valent pas mieux, ce qui est d'autant plus évident que l'objectif est davantage braqué sur leurs agissements. La galerie de portraits masculins regorge d'imbéciles, voire de fous furieux, voyous patentés, brutaux, sans vergogne ni compassion. Bref, les « mecs » se révèlent être une véritable catastrophe. Chaque fois ou presque qu'une décision personnelle ou collective est prise, les conséquences s'avèrent désastreuses ; comme si les individus ne pouvaient pas s'empêcher de scier la branche sur laquelle ils sont assis. Lorsqu'il s'agit de vendre en douce le diadème de contrebande que Moncul s'est procuré, on envoie le capitaine Lawrence Gift, que son caractère excentrique et son comportement farfelu ne prédisposent pas vraiment à cette tâche délicate (II, 8) ; de même, après que Moncul a tué Bijou, l'avisé Cantaloup, d'ordinaire plus subtil, ne trouve rien de mieux que d'isoler l'assassin dans le quartier des docks... où il aura tout loisir de déblatérer à tort et à travers (II, 10) ; ou encore, quand il s'agit d'accompagner (donc de surveiller) Sophie, qui chante dans les rues pour gagner de l'argent, c'est au docteur Yugenbitz que l'on confie cet emploi, alors qu'il est le plus laxiste de tous (III, 11). On pourrait donner bien d'autres exemples : soit les personnages parlent trop, soit ils parlent à contretemps, soit ils font le contraire de ce qu'ils disent, mais par on ne sait quelle pulsion destructrice.

Mais revenons aux personnages féminins. En effet, tout se passe comme si les rapports de force *s'inversaient* à la fin de la trajectoire romanesque. Prêtons-y attention, juste pour souligner le renversement de situation : au dénouement, le monde entier s'effondre autour des macs - qui meurent, sont en pri-

son ou en exil, tous solitaires, sans exception. Les femmes, elles, s'affranchissent, à tous les sens du terme, choisissent de partir, parfois certes avec d'autres « protecteurs », mais les décisions qu'elles prennent leur sont propres. Bref, les victimes de la domination masculine se révèlent *in fine* en position de force, ce n'est pas le moindre des paradoxes d'un texte que tout oppose, c'est peu de le dire, à l'esprit de notre temps.

### *Yugenbitz et la vocation médicale de Ferdinand*

Lorsque Louis Destouches séjourne à Londres en 1915-1916, la capitale britannique voit affluer depuis trois décennies une immigration massive venue d'Europe centrale, en particulier des juifs fuyant les pogroms et autres persécutions<sup>1</sup>. Cette population, le plus souvent très pauvre, s'est majoritairement installée dans l'East End, notamment dans les quartiers de Whitechapel et Shoreditch, non loin du marché de Spitalfields et du London Hospital ; au début du xx<sup>e</sup> siècle, elle fait pour ainsi dire partie du paysage urbain, et l'on ne compte plus les romans, les articles de journaux, voire les guides de voyage qui mentionnent cette particularité.

Rédigeant *Guignol's band* au cours de la Seconde Guerre mondiale, au moment où il est considéré comme un pilier de la collaboration avec l'occupant, Céline aurait évidemment eu la possibilité, pour complaire à ceux de son bord, de montrer cette population en lui imputant toutes sortes de défauts et de stéréotypes, dans la continuité de l'écriture des pamphlets de 1937-1938. Or il n'en a rien fait. Même comme

1. Voir notamment Todd M. Endelman, *The Jews of Britain, 1656 to 2000*, University of California Press, 2002.

simples éléments du décor de ces quartiers populaires où se déroulent pourtant de nombreux épisodes, les juifs sont absents. Au moment de la réception critique du roman au printemps 1944, certains échetiers d'extrême droite parmi les plus virulents ont d'ailleurs constaté cette absence, pour la regretter, chez l'auteur de *Bagatelles pour un massacre*, des *Beaux Draps* et de *L'École des cadavres* : « Le Céline de 1944, écrit par exemple Jacques de Lesdain, se garde bien de se brûler les doigts aux sujets actuels. Le grand destructeur des Juifs oublie jusqu'à l'existence d'Israël. Qu'a-t-il fait des promesses implicitement contenues dans ses livres précédents<sup>1</sup> ? »

Or, dans *Londres*, Céline montre les juifs de l'East End. Mais, s'il avait eu connaissance du roman, l'antisémite forcené qu'était Jacques de Lesdain en aurait été sans doute également pour ses frais. Il y a dans ce texte, sinon une dimension réaliste, du moins la prise en compte de cette population de laissés-pour-compte, parmi les quartiers misérables de cette partie de Londres où survivent les pauvres. À cet égard, il faut le noter, les juifs ne sont ni meilleurs ni pires que les autres. Ils sont là, tout simplement :

Les petits magasins juifs sont tassés sur les bords de Mile End Road. Ça n'en finit pas. Des pancartes sur tous les mobiliers en solde si hautes que les buffets disparaissent derrière les descriptions avantageuses. Une taverne si discrète qu'on ne boit que du thé au lait pour un pence et demi. Tout petit salon de misère poisseuse où finissent deux gouvernantes abandonnées qui parlèrent autrefois quatre langues couramment. Elles ne connaissent plus que les numéros de tous les tramways qui passent. Elles retrouvent vers cinq heures

1. Jacques de Lesdain, *Aspects*, 2 juin 1944 ; repris dans *Romans III*, édition d'Henri Godard, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 1006.

après midi le petit commerçant qui ne réussit guère dans les édredons, et qui s'intéresserait lui plutôt aux autobus<sup>1</sup>.

Il n'y a en réalité qu'un seul personnage juif dans *Londres* ; il a certes des défauts mais, en comparaison avec la galerie de détraqués, d'inconséquents, d'irresponsables qui forment le personnel romanesque, il apparaît comme assez positif. Ce médecin juif est appelé à reparaître dans *Guignol's band* sous le nom de Clodovitz ; mais dans *Londres* il porte un nom différent, et possède des caractéristiques qui en font un tout autre personnage. Céline a d'ailleurs beaucoup varié son patronyme, passant du très péjoratif « Etrosohn » à « Yugenbitz »<sup>2</sup>. L'antisémitisme de Céline apparaît dans le texte. Quand le personnage tapote un meuble « de ses doigts d'araignée<sup>3</sup> », la métaphore infrahumaine est traditionnelle ; même chose pour l'appellation dévalorisante « Yudi » qui surgit deux fois, l'une dans la parole d'un personnage, l'autre prise en charge par le narrateur lui-même<sup>4</sup>. Ces expressions ne sont pas anodines. Mais elles ne sont pas le dernier mot du rapport aux juifs dans ce texte.

En effet, si l'on considère les dispositifs textuels qui font intervenir Yugenbitz, non seulement la vision univoquement raciste est battue en brèche, mais elle ne tient plus tout à fait. Ainsi, Yugenbitz sauve Ferdinand et Borokrom ; c'est chez lui, dans sa famille, qu'ils trouvent refuge pendant plusieurs semaines (I, 4). Si ce n'est pas l'idéal sur le plan matériel (ce médecin est aussi pauvre que ses patients), du moins s'agit-il là d'un répit bienvenu dans l'errance urbaine des deux acolytes. En outre, on ne saura sans doute jamais ce qu'il en fut

1. *Londres* I, 1, p. 80.

2. Voir note 1, p. 135.

3. *Londres* I, 10, p. 271.

4. *Londres* II, 18, p. 404 ; III, 12, p. 524.

exactement dans l'existence de Louis Destouches, mais c'est auprès de Yugenbitz que Ferdinand commence à s'intéresser fortement à l'art de guérir ; médecin profondément bon, Yugenbitz prend pour ainsi dire Ferdinand sous son aile, lui prête des livres pour qu'il s'instruise, et en fait son assistant. De sorte que le narrateur trouve alors des propos tout à fait étonnants pour qualifier les sentiments qu'il éprouve à l'égard de cet homme :

Là alors il m'a fait bien plaisir. Jamais personne ne m'avait fait si plaisir. Je l'ai regardé bien encore. Il se foutait pas de moi. Il ne voulait pas m'enculer non plus. Il voulait vraiment que je cherche à comprendre ce qu'il y avait d'écrit, d'expliqué dans ses livres de médecine, que je m'instruise un peu au lieu de rien faire. [...] Je l'intéressais tout simplement alors comme moi seulement, comme un homme ? C'est la première fois que ça m'arrivait. J'y croyais à peine. Jamais personne, surtout d'instruit, avait encore fait attention à ce que je pensais ou ne pensais pas. [...]

Les médecins jusque-là m'avaient fait plutôt peur, surtout ceux de la guerre, des ennemis aussi. C'est des dieux, des véritables dieux qui la connaissent la vie dans ses secrets et les miens aussi par le fait. J'aimais mieux rencontrer cent voyous dans mon genre qu'un seul médecin. [...] Tout de même jamais j'avais été flatté moi par personne, la première flatterie que j'ai eue c'est M. Yugenbitz. J'y aurais léché les mains, je serais mort pour lui, sur place, moi pour ce petit con de juif. J'y ai dit. Il s'est mis à doucement rigoler comme il avait l'habitude<sup>1</sup>.

Ainsi, sur le sujet du racisme, le roman ne se prête pas aux simplifications abusives ; il illustre bien plutôt l'état d'esprit

1. *Londres* I, 4, f° 24 à 25 ter p. 151-153.

de Céline avant la crise de 1936 et la furie pamphlétaire des années suivantes.

Dans *Guignol's band*, le narrateur confirmera de manière explicite cette vocation née au contact d'un médecin juif à Londres pendant la guerre de 14<sup>1</sup>. Ici, elle donne lieu à un substantiel développement et à des formules percutantes, par où se révèle la constante défiance de Céline à l'égard des hommes et de leurs mensonges, mêlée, de manière radicalement et mystérieusement contradictoire, à son souci profond de l'humanité. Ainsi dans ces deux passages :

J'aurais voulu je crois guérir toutes les maladies des hommes, qu'ils souffrent plus jamais les charognes. On est étrange, si on l'avouait<sup>2</sup>.

Je suis si passionné moi par les choses de la bidoche, que si on m'avait bien guidé je crois que j'aurais fait une jolie carrière dans la médecine. C'est pour ça sans doute que j'étais doué. Je le saurai jamais. *God save the Queen !* comme on dit. Bon. Je me fascine facilement, j'oublie le monde entier dans la viande ouverte, qu'elle soye pourrie tant qu'elle veut je m'en fous. C'est chaud, ça saigne, ça me suffit. J'y embrassai les plaies à mon Angèle. Ça me fait plaisir comme ça. J'ai bien le droit. J'ai pas l'amour moi comme les autres. Je ne sais pas ces choses-là. Je veux la chose chaude dans la bouche, je veux manger la vie moi. Le reste je m'en fous<sup>3</sup>.

1. « C'est comme ça que j'ai débuté, un petit peu ainsi clandestin, au London Freeborn Hospital avec le Dr Clodovitz, dans la carrière professionnelle », dans *Romans III, op. cit.*, p. 160.

2. *Londres I*, 4, p. 160.

3. *Londres II*, 8, p. 403-404.

Où l'on comprend combien la vocation médicale de l'écrivain s'enracine dans une expérience singulière et paradoxale de l'existence sociale, telle que la littérature de fiction peut aider à la mettre au jour.

### *La naissance d'un écrivain*

Vocation médicale, donc ; mais aussi vocation littéraire. Dans *Guerre*, déjà, Ferdinand racontait des histoires à ses compagnons, notamment celle du roi Krogold, par bribes. Il continue dans *Londres* : que ce soit pour distraire les adorables petites filles du Dr Yugenbitz (I, 4) ou pour désennuyer ses amis du Leicester (par exemple en I, 8), il se fait conteur, il invente. Il explique aussi sa vie à Angèle, du moins c'est ce qu'il suggère, et il le fait en écrivain ; ce qui donne à ce personnage féminin un statut tout à fait singulier, dévoilé dans un passage d'une mordante ironie où le sexe et la littérature ont partie liée et où Ferdinand affirme à nouveau ce qui le distingue de ses camarades d'infortune :

C'est comme ça que j'ai appris aussi à mettre mes récits en relief, pour [sauver] ma croûte au fond, pas par vice. Je les vois encore se crispier à se rompre, les belles jambes d'Angèle, que je lui détaillais bien, vibrant, implacable, intime à en crever, ce qui se passe au fond de la vie.

C'était mon petit talent. J'ai pas toujours tiré à cent mille. En fait ce fut Angèle ma première lectrice<sup>1</sup>.

Un autre élément intrigant de cette naissance à l'écriture réside dans les adresses au lecteur, comme celle-ci : « Vous

1. *Londres* II, 2, p. 294-295.

voyez qu'à Londres je commençais à m'intéresser à autre chose qu'à mes infirmités personnelles et mes bourdonnements et blessures. Ça c'est déjà bon signe, que je vais devenir intéressant<sup>1</sup>. » De temps à autre, au cours du récit, Ferdinand souligne qu'il raconte et établit une communication, un lien ténu mais persistant, avec son lecteur. Cette pratique était inexistante dans *Voyage*, implicite dans *Mort à crédit*. Elle anticipe par conséquent sur ce qui va devenir une constante chez Céline à partir des pamphlets et se généralisera dans les romans d'après 1945.

Parmi les récits de Ferdinand, il y a celui qui deviendra *La Légende* (ou *La Volonté*) *du roi Krogold*, et qui donne lieu, dans *Londres*, à une variante inattendue et, à proprement parler, extraordinaire. Que savions-nous jusqu'à présent de ce texte ? D'après les dires de Céline, cette « légende médiévale » avait fait l'objet d'un roman distinct, que l'on pensait perdu – il est désormais retrouvé, du moins pour partie, puisqu'il a refait surface lui aussi à l'été 2021<sup>2</sup>. Le lecteur ne disposait jusqu'à aujourd'hui que des quelques fragments narrés dans *Mort à crédit* par Ferdinand à divers interlocuteurs. Ils donnaient l'impression d'un texte radicalement séparé du roman d'enfance, à la manière d'un récit second, étanche par rapport au récit premier dans lequel il est intégré. C'est du reste le même dispositif que l'on retrouve dans *Guerre*, où Ferdinand raconte, là aussi, de façon plus sporadique, des morceaux de cette légende<sup>3</sup>.

1. *Londres* I, 1, p. 42.

2. *Krogold*, Gallimard, 2023, à paraître. Quelques fragments d'une version antérieure avaient été publiés dans *L'Année Céline* ; voir « Reliquats de la *Légende du Roi Krogold* », *L'Année Céline* 1994, Tusson, Du Lérot éditeur, 1996, p. 11-36. L'ordre proposé pour ces segments difficilement déchiffrables était le fruit d'hypothèses, dont certaines sont désormais obsolètes.

3. *Guerre*, séq. 1, p. 39. ; séq. 2, p. 46-49.

Dans *Londres*, tout change. Il s'agit toujours de fragments de la légende, mais, que ce soit au cours de la bagarre dans le bouge de la mère Crokett (I, 3) ou lors du séjour dans le manoir de Lawrence Gift (I, 8), surprise : les personnages du conte médiéval sortent du récit second pour se mêler au récit premier. On le voit bien dans le passage suivant, qui a toutes les apparences du fantastique traditionnel, mais avec une différence : pour distraire ses amis au cours des longues soirées dans la campagne anglaise, Ferdinand s'est mis à raconter l'histoire de Krogold, Wanda, Thibaut le trouvère et des autres personnages. Mais, est-ce l'atmosphère nocturne, le manoir (forcément hanté : on est en Angleterre !), la torpeur du demi-sommeil... au bout d'un moment, les frontières s'effacent entre le récit de Ferdinand et la réalité :

Alors là je discerne aussi moi un truc le long du mur, qui passe tout doucement. Je vais hurler. Je me tais. C'était pas mon rôle. Je le vois comme je vous vois, qui passe à portée bien majestueusement. Je voudrais pas mais quand même c'est lui, quand même, c'est pas Boro. Celui-là il est plus gros encore, et encore plus barbu que lui, et puis il répand comme une espèce de lumière tout autour. Il en reste même un peu après lui de lumière, un sillage. Je dis, je vais lui parler moi, j'ai pas peur. Le Roi Krogold je vais lui dire de se barrer d'ici. Y a pas eu besoin. Il était chargé d'ornements plein sur sa grosse bedaine et il balançait tous les cinq pas son épée bien massive au-dessus de sa tête. Il ne pensait qu'à ça. Il passe sa main dans sa barbe, ça fait plein d'étincelles. Le voilà qui se barre comme il est venu. Mais c'est pas tout. Je grelotte. Je me souviens. La belle même en robe de velours à traîne pâle qui gravit l'escalier lumineux à ce moment-là, c'est la princesse Wanda, sa fille. Plus d'erreurs non plus. Elle est si belle que j'ai grand-peur d'en mourir du coup. Je m'agenouille. Je cligne de côté. Je vois de la manière qu'elle

se hâte vers la salle des gardes qu'elle n'est pas contente et que ça va barder<sup>1</sup>.

On ne s'attendait pas à voir Céline anticiper sans le savoir sur le célèbre film de Woody Allen, *La Rose pourpre du Caire* ! D'autant que cet extrait se poursuit longuement, le narrateur surprenant effectivement la joute verbale entre Wanda et son père ; et plus loin conversant lui-même avec Thibaut et Joad ! Il faut insister sur cette singularité, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans l'œuvre de Céline. Ce « décrochage » énonciatif est à proprement parler stupéfiant, et interroge sur ce que l'écrivain entendait faire de ce texte.

Comme *Guerre, Londres* est très certainement un manuscrit de premier jet. On y trouve des corrections en nombre relativement limité, mais non des reprises majeures de séquences entières. Céline se relit, ajoute et supprime des éléments, mais sans la volonté encore de mettre au net son manuscrit. En ce sens, c'est un texte qui permet d'apprécier, et même dira-t-on de *mesurer*, au sens presque technique du terme, le formidable travail que représente le passage d'une version initiale à un état qu'il juge définitif. Mais il s'agit là d'un écrit largement développé, continu et achevé. Fort différent de *Voyage au bout de la nuit*, c'est un texte plus radical (dans la continuité de *Guerre*), dans lequel Céline, sans filet, provoque, expérimente, ouvre des *voies* nouvelles et réaffirme la singularité de sa *voix*. Qu'on y soit sensible ou non, nul ne peut ignorer l'originalité de cette entreprise dans la littérature romanesque de son temps.

Il faut donc souligner, plus que jamais, le processus de

1. *Londres* I, 8, p. 251.

création continue qui mène Céline de *Voyage au bout de la nuit* jusqu'à *Rigodon*, dans une quête incessante, qui est double : la réflexion sur ce qu'est le roman au xx<sup>e</sup> siècle ; l'invention d'une autre langue française. De ce point de vue, on terminera en formulant un souhait : que la lecture de *Londres* donne au lecteur l'envie de comparer ce texte avec *Guignol's band*. Il y verra des personnages qui portent le même nom, mais sont parfois différents (Angèle, Joconde, Borokrom) ; d'autres qui n'ont pas le même nom mais certains traits en commun (Cantaloup et Cascade, Aumone et Nelson, Yugenbitz et Clodovitz). Il y retrouvera la ville de Londres, sous d'autres angles, d'autres éclairages. Il pourra surtout percevoir comment Céline, à partir du même matériau biographique, imagine deux histoires qui n'ont (presque) rien à voir l'une avec l'autre - par quoi s'imposent finalement les séductions et les pouvoirs de la littérature.

RÉGIS TETTAMANZI

## NOTE SUR L'ÉDITION

Le manuscrit de *Londres*, à partir duquel le présent texte a été établi, nous est parvenu en trois ensembles intitulés respectivement, de la main de Céline lui-même, *Londres I*, *Londres II*, *Londres III*. Ces trois ensembles totalisent 1 161 feuillets divisés comme suit :

- pour *Londres I* : 591 feuillets répartis en 10 séquences ;
- pour *Londres II* : 354 feuillets répartis en 22 séquences ;
- pour *Londres III* : 216 feuillets répartis en 12 séquences.

Les séquences et les pages du manuscrit ont été numérotées par Céline.

Ont été conservées la moitié (déchirée) d'une chemise cartonnée portant le titre *Londres* de la main de Céline et, pour chacune des trois parties, une moitié de chemise portant le titre *Londres* suivi du numéro de la partie, titre et numéro étant également autographes. Plusieurs de ces chemises portent l'en-tête des Services municipaux d'hygiène sociale (ou d'hygiène et d'assistance sociale) de la Ville de Clichy. Dans les liasses manuscrites, ces chemises ne figurent plus en tête des parties ; elles ont été placées à la fin du manuscrit et remplacées à date récente par des sous-chemises de couleur sur lesquelles ont été portés (d'une main qui n'est évidemment pas celle de l'auteur), pour chaque séquence, le titre ainsi que le numéro de la partie et de la séquence (« Londres / I / 1 », « Londres / I / 2 », etc.).

Comme à son habitude, Céline ne vise aucun équilibre harmonieux entre les diverses sections du texte. Ainsi, la première séquence de *Londres I*, une des plus longues jamais écrites par lui, ne compte pas moins de 126 feuillets. D'autres sont très courtes : 9 feuillets seulement pour la séquence d'ouverture de *Londres III*. Entre les deux, tous les cas de figure existent ; avec Céline, la notion classique de « chapitre » a volé en éclats.

Le texte est rédigé sur des feuillets de formats divers, certains (mais assez rares) sur papier ligné. Au verso de ces feuillets se présentent des versions du roman, des brouillons de lettres, des papiers à en-tête - notamment du dispensaire municipal de Clichy où Céline a exercé entre 1929 et 1937.

On distingue principalement trois strates d'écriture : une rédaction à l'encre noire, suivie de corrections également à l'encre noire, à quoi s'ajoutent plus rarement des corrections au crayon (souvent illisibles), et plus rarement encore à l'encre bleue qui a « bavé » sur le papier, ce qui les rend moins déchiffrables encore. Certains feuillets, en nombre limité toutefois, sont rédigés entièrement au crayon à papier, et paraissent des reprises de pages écrites à l'encre. On trouve enfin au verso de certains feuillets des versions antérieures ou plutôt alternatives de certaines pages. Alternatives en effet : rien ne permet d'envisager l'existence d'une version antérieure complète. On penchera donc pour l'hypothèse d'un manuscrit de premier jet retouché.

Du reste, la présence dans *Londres I*, et seulement dans cette partie, de quelques feuillets numérotés *bis*, *ter* et au-delà, conforte l'idée d'une reprise à partir d'une version antérieure : relisant son texte et jugeant que tel passage mérite des développements, Céline intègre ceux-ci en le signalant avec des « *bis* » et « *ter* », parfois aussi avec d'autres signes diacritiques, de sorte que le foliotage général du manuscrit ne soit pas remis en cause par les ajouts. Dans certains cas, il reste des traces, notamment sur certains versos, de la version initiale. Mais rien n'indique que cette première mouture ait été complète. Il est plus probable que Céline a remanié çà et là son roman de façon limitée.

L'établissement d'un manuscrit de ce type, chez Céline, pose des problèmes que l'on qualifiera par euphémisme d'*ardus*. Il implique des interventions de l'éditeur scientifique, et ce dans une proportion plus élevée que dans le cas d'un roman ayant bénéficié d'une mise au net. Ces particularités ont conduit à adopter des principes qui rendent le texte lisible sans trop l'altérer :

- Nous corrigeons les aberrations grammaticales et orthographiques, en respectant toutefois certaines particularités de l'idiolecte célinien : *chiots* pour *chiottes* par exemple. Par ailleurs les fautes d'orthographe sur les noms de lieux et de personnes sont systématiquement corrigées ; elles sont maintenues uniquement si elles paraissent avoir une signification. Dans ce cas elles sont signalées par [*sic*]. La ponctuation est rétablie en fonction des habitudes de Céline à cette époque.
- Les majuscules sont rétablies après un point, sauf si l'on peut considérer qu'il ne s'agit pas d'un point, mais d'une virgule mal formée (le point étant alors remplacé par une virgule). Inversement, dans certains cas, il arrive qu'une majuscule soit remplacée par une minuscule.
- Les dialogues sont amenés par un alinéa suivi d'un tiret de dialogue. Même pour des échanges courts, voire pour une courte réplique, nous allons à la ligne, alors que Céline ne le fait pas toujours. Les guillemets sont bannis, sauf à l'intérieur d'une réplique d'un personnage citant les paroles de quelqu'un d'autre.
- Les alinéas sont rétablis en fonction de la logique de l'histoire et des propos tenus par les personnages.
- Certains personnages changent de nom ou de prénom ; ainsi, Borokrom est prénommé Stephan, Stephen ou Stéphane, et son nom de famille se modifie parfois dans *Londres III* en Pétard ou Pitard. Comme dans *Guerre*, nous avons fait le choix de normaliser le nom propre et le prénom en généralisant celui qui est le plus répandu dans le texte.

- Les notes explicatives de bas de page sont limitées ; il a paru souhaitable de préciser quelques éléments de topographie londonienne, ainsi que les références des chansons et des poèmes cités, et certaines particularités techniques du manuscrit.

Le protocole adopté pour les interventions de l'éditeur est le même que pour *Guerre* (Gallimard, 2022) :

- Les mots biffés par erreur sont rétablis sans que ce rétablissement soit signalé.
- Les mots manifestement omis par erreur sont suppléés en italique entre crochets droits : « À côté [*de*] moi. »
- Les mots ou expressions de lecture conjecturale sont signalés en romain entre crochets droits : « La guerre, je vous [l'affirme] c'est pour toujours. »
- Les interventions de l'éditeur sont signalées en italique entre crochets italiques, notamment pour indiquer des parties illisibles : « [*quelques mots illisibles*] ».
- Dans quelques cas, une addition illisible est remplacée par la leçon antérieure plus lisible, sans que ce soit signalé.

L'établissement de ce texte n'aurait pas été possible sans les relectures et les conseils d'Alban Cerisier, Pascal Fouché, François Gibault, Henri Godard, Éric Legendre, Hugues Pradier. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.



LONDRES

*On pourra se reporter en cours de lecture au Lexique de la langue argotique et populaire et au Répertoire des personnages situés en fin de volume, ainsi qu'à la notice présentant les échos du texte dans la vie et l'œuvre de l'écrivain.*





Au début qu'on est arrivés à Londres je la voyais presque pas l'Angèle. Si elle est venue me dire bonjour deux ou trois fois et que je l'enfile le premier mois c'est tout. Elle était trop occupée qu'elle disait avec son Purcell à s'installer qu'elle prétendait dans une avenue que je ne connaissais pas encore du côté de Marble Arch dans un beau quartier comme qui dirait l'Étoile chez nous au coin d'un parc dans le genre du Monceau, le Hyde (Haide). Moi j'allais jamais de ce côté-là, c'était convenu entre nous, pour pas les gêner. Je restais somme toute dans ma zone, je demandais rien à personne, qu'on me laisse tranquille. C'est pas de moi qu'elles seraient venues les complications. Elle m'avait choisi pour ça un petit garno dans Leicester Street assez convenable je dois le dire. C'est plutôt le quartier des plaisirs faciles Leicester, une zone latérale au boulevard si vous voulez vous faire une idée, juste à l'angle de l'Empire Theater. À l'époque dont je parle, c'était une scène pour revues frétilantes l'Empire Theater. C'était le moment, aussi, de la propagande au casse-pipe. On émoustillait l'Anglais par tous les moyens, par tous les côtés, pour le faire entrer dans la danse, et il est dur de la feuille l'Anglais ! On lui présentait la chose en musique pourtant comme un

énorme voyage bien patriotique et de noces, par un torrent de flonflons, un éberluement de cuisses hautes en cadences, dans un paradis de fleurs électriques bien épanouies. Je me demande ce qu'il voulait davantage. Au 22<sup>e</sup> Cuirassier ça s'était fait plus simplement mais pour le gentleman on faisait des efforts. C'était un délicate. On le travaillait par la suggestion, au whisky, à la cigarette, à l'orgueil, au froufrou, par la fatigue. Je disais rien, j'admirais, c'était mon rôle, mais là ça me paraissait tout de même des jeux d'enfants. Quand j'ai plus eu d'uniforme pour me promener, leur recruteur avec sa petite cocarde et sa badine, il s'approchait souvent de moi pour me tâter les sentiments. Il me donnait un coup d'amour-propre, il me prenait pour un puceau. Il avait le bagou. Je me dandinais. Je me laissais faire. Y avait de quoi rêver quand même. Quand je l'écoutais ça me rajeunissait, de tout un enfer je revenais bien portant. Je l'écoutais encore pour le plaisir. Ça se voyait donc pas mon oreille ? Ça s'entendait donc pas au-dehors ? Je vous disais que la rue où je logeais se trouvait un peu à l'écart de Piccadilly Circus, la place où y a tant de véhicules et réclames plein les fenêtres. Une petite voie adjacente assez surnoise la nôtre à vrai dire, avec des boutiques où il ne se vendait pas grand-chose, hormis le cul plus ou moins, mais en furtif bien entendu, à l'entresol, à l'anglaise. En bas, dans le rez-de-chaussée, mine de faire salon, c'était le repos des maquereaux, toujours sur l'œil. Elle connaissait pas l'Angleterre, Angèle, mais elle avait trouvé tout de suite des relations pour moi, elle avait présenté les connaissances. Mes blessures, ça me rendait sympathique au début. Des vrais amis d'ailleurs. Y a pas de mal à le dire, jusqu'à un certain point. Ils étaient étonnés voilà tout par ma médaille militaire, mais la putain de décoration ça me posait de trop auprès de leurs épouses et ça c'était dangereux. J'ai ôté l'uniforme. Je voulais pas installer.

J'avais pour moi la belle mansarde ripolinée tout en haut, juste au-dessus des chambres à Cantaloup, ce petit marle de Montpellier qui faisait les voyages. Il mettait les mêmes en supplément du Leicester Street. C'était déjà un homme qui avait de l'expérience Cantaloup, quelque chose un peu comme Cascade mais alors en beaucoup plus instruit et arrivé. Il en avait parfois des trois et des quatre gonzesses à carrer ensemble dans sa tôle en attendant des mois que leur train parte pour Rio via La Corogne. Cantaloup c'est le charme qui le sauvait dans le métier, pas la force, il rancardait souvent de vraies Anglaises qui sont pourtant difficiles, il allait en piquer jusque dans les bars de l'avenue Shaftesbury à côté et des fraîches et des jeunettes, une même qu'avait pas encore ses seize ans. Les Anglaises bien entendu, en plus des mêmes du midi, les ordinaires, il les plaçait pendant un temps à l'essai aux environs de la Victoria Station, qu'elles marinent un peu. Quand il les présentait les unes aux autres, ses gagneuses, ça faisait souvent du vilain, elles s'y attendaient pas à être aussi nombreuses, à travailler pour Cantaloup. Quelquefois ça donnait même des vraies bagarres. Sa grande Ursule alors, la régulière, *[on]* peut dire qu'elle aimait ce boulot-là. Elle leur cassait facilement une ou deux dents pour commencer aux débutantes, question de les aplanir, et puis même un balai entier sur le cul pour remettre en ordre. Cantaloup s'en occupait pas de son foyer, lui sa spécialité c'était le charme au-dehors. Je pouvais tout entendre moi par la cheminée de sa chambre quand la correction se déroulait. Cantaloup il préférait pas assister à ces choses-là, il allait se remettre à côté à la Royale sur la banquette en peluche, avec les petits potes du Regent Street. La taverne bien connue du monde entier. Ils étaient bien heureux les petits potes personnellement de pas être rappelés au guignol, d'être en sursis encore, les derniers macs à Londres, à cause des varices et

des emphysemes, de la vue courte et d'autres inconvénients bien plus marioles encore. Ils passaient au consulat à Bedford Square, ces petits amis, donner leurs adresses en tremblant, chaque huit jours. Le travail, fallait qu'il devienne de plus en plus clandestin. Faucher toutes les gonzesses des copains partis pour se faire héros et qui restaient en rade. D'abord y avait plus de demandes que jamais en viandes. Les tapins que lui ramenait Cantaloup ils étaient bien choisis, il est rare que la même Ursule aye pas fini par les dresser. Elles pleuraient les mêmes d'ailleurs au moment qu'il fallait se quitter au loin, tellement elles s'étaient attachées déjà aux façons de lui et de sa famille, en pas plus de trois semaines, un mois. Au fond il réprouvait Cantaloup tous les genres de brutalité. En elle il pressentait la guerre et les massacres.

– Va-t'en, qu'il leur disait aux nouvelles bien doucement, va-t'en mon petit, je te retiens pas, va-t'en si tu ne te plais pas avec nous. Ici faut obéir à Ursule, voilà tout ce que je demande, c'est ma femme ! T'es pas surprise... moi je suis fidèle, tu feras comme moi... T'apprécierais plus tard. C'est pas sûr que t'en rencontres souvent sur ton chemin des hommes qui tiennent leurs promesses !... moi je sais les estimer quand je les rencontre, t'apprendras aussi, je t'en trouverai un si t'es régulière, sage...

C'était un langage qui avait sa poésie. C'est vrai qu'il refusait jamais le moment venu de les vendre. Ursule les dressait dans tous les détails. Elle donnait aux mêmes dans les premiers jours des belles leçons, leur apprenait sur Cantaloup lui-même la façon de cent fioritures, et des plaisirs bien appréciés par les clients tropicaux. Ursule en plus pour la force et la grosseur des cuisses c'était un vrai cheval. Quand elle corrigeait la débutante, elle la coinçait sous elle comme dans un étau, et plus qu'elle se débattait la même plus qu'elle dégustait, à s'en souvenir pour la vie de sa dérouille même.

Si elle partait ensuite pour la Pantagonie [*sic*] on la revoyait plus.

La séance c'était des cris à n'en plus finir alors et le mieux c'est que les doublards du ménage et celles des turnes d'à côté rappliquaient comme à la fête pour cherrer encore plus fort qu'Ursule dans la débutante. C'est à qui lui arracherait des touffes de mèches et les poils du cul jusqu'au sang. Après on lui labourait les nichons encore et quand elle était prête d'en crever la novice, qu'elle retrouvait plus même son souffle, fallait qu'on s'écrase les fesses à tout le monde, qu'on se torche le cul en plein dans sa figure qu'elle en suffoque, hommes et gonzesses mélangés. Cantaloup il préférait s'en aller, monter chez moi pour surveiller la rue.

– Il faut ce qu'il faut, Ferdinand, je suis d'accord et c'est juste et c'est mérité, mais quand même c'est sauvage et ça doit se regretter.

Le souci lui qui le tracassait c'est que la rue ne s'ameute pas. En Angleterre ça se paye très cher d'ameuter la rue et de se faire remarquer par la violence. Fallait à aucun prix.

Le cogné d'en bas qu'on connaissait, avec son gros bloum tout droit et son bide, il taillait stable et tranquille pendant ce temps le flot doucement houleux des griffetons tout autour de lui, sur la largeur du Picardy. C'était un grand remous de griffetons vers les six heures, de gus en kakis, écarlates, résédas, qu'on lâchait des camps de la banlieue, de tous les dominions et nos mômes au boulot parmi, vers le moment de l'apéritif, qui piquaient la perspective comme dans un jardin... nos fleurs... Sans compter l'Armée du Salut qui donne à l'atmosphère bleue de cigarettes son salut du soir, son grand coup de trombone et son infini cantique de la bonne volonté. Les autobus en cramoisi défilent doucement, tiennent l'avenue à la queue leu leu, tout voûtés, chacun derrière l'autre à se remplir le trou du cul, ronronnant.

Faut pas s'attendrir. À l'époque dans le milieu on était encore plein de la rouflaquette bien gommée, la cravate facilement rouge, la moustache Max Linder et le melon grisonnant qui fait si bien aux courses. Ainsi penché sur notre Leicester Street, Cantaloup jetait des shillings entiers aux petits musiciens pour qu'ils en mettent davantage au barbare, que les passants n'entendent pas le bruit humain qui venait de chez nous, le tabassage, et lèvent pas la tête. Ils le connaissaient bien aussi les petits musiciens Cantaloup. Ils le saluaient même par son nom, et le renseignaient quand il le fallait sur des choses ayant trait au tapin et qu'il me racontait pas toutes. Il avait bien connu Cascade et il avait compris par des rumeurs exactement à peu près ce qui s'était passé dans les Flandres. Il se pressait pas, il jugeait pas les choses, il préférait se montrer bien réservé avec Angèle. Elle était comme en observation pour sa conduite. C'était trop grave pour qu'on en parle. La guerre d'abord avait trop ébranlé les usages pour qu'on puisse se faire une idée. Ça changeait d'un jour à l'autre. On se cherchait on se trouvait plus. D'abord ni Cantaloup ni les autres ils avaient leur conscience pour eux. Cantaloup il avait tout fait aussi pour se cramponner, fallait des fonds, que le tapin rende. Il était réformé à cause de son cœur.

– Regarde ! Sans Ursule, t'entends bien actuellement comme je te cause, je serais mort, j'ai pas peur de le dire, si tu savais quelle douceur qu'elle a eue pour moi cette femme !... une mère existe pas à côté d'elle... Mais elle peut pas quand même faire les voyages à ma place. C'est dur pourtant et ça me détruit. Surtout qu'à cause des sous-marins, on est si surveillé sur les bateaux qu'à présent c'est presque impossible de pas avoir d'ennuis. Faut graisser de tous les côtés. Ça rend la viande extra-coûteuse. Sans compter que c'est la comédie quand tu traverses dans la tempête. Les Anglaises encore ça va, ça tient bien la mer, ça vomit presque pas, mais c'est rare

comme femme, tandis que les nôtres et surtout les Espagnoles, c'est malade tout le temps, une clandestine alors c'est une vraie maladie tu peux le dire, dans son placard, et qui dure vingt et trois jours à dégueuler tripes et boyaux. J'ai été obligé d'en foutre à l'eau moi ! J'ai bien perdu déjà vingt sacs de cette manière et rien qu'à cause de la mer, comprends-moi bien. Ursule les dresse à travailler l'homme c'est entendu, pour ça elle a pas son pareil, mais elle peut pas me les rendre marines !

Il était satisfait de ses complets Cantaloup, et inquiet quand même s'il était vraiment élégant, il se faisait habiller qu'à Marseille. C'est même lui qui m'a fait cadeau des premiers vêtements civils quand j'ai eu déposé l'uniforme. On était à peu près de la même taille.

– Le costume anglais c'est chic j'en conviens, mais c'est triste finalement et ça supporte pas le bijou. Tu me vois arriver moi à Rio sans ma chaîne, ma perle rose et la chevalière qui me quitte jamais ? Non, crois-moi Ferdinand. Je méprise personne, tu me connais, mais à nous autres faut autre chose qu'à ces mecs-là. Nous faut qu'on mange de l'ail !

Ça c'était vrai aussi. Y en avait encore bien une douzaine de locataires dans la pension Leicester. On avait l'occasion souvent de se retrouver, dans la salle du rez-de-chaussée. Et c'était la manille. Un vrai salon avec des divans capitonnés vert pomme, bien pelés et miteux, mais où on pouvait se tenir à quatre. Et des guéridons ouvragés tout noirs d'ébène et tout semés, farcis de pustules décoratives multicolores. Ça venait des Indes. Une vraie maladie. C'est la patronne, Madame Council, qu'avait vécu dans ces pays-là. Son mari était justement mort officier à deux pas du Gaourisankar (la plus haute montagne du monde). Elle était bien distinguée Mistress Council, et bien aimable et bien instruite et tout. Seulement elle avait la figure toute gercée. En plus faut dire que des Indes elle avait rapporté une expression de lassitude

comme si elle avait trop compris d'un coup trop de choses dans l'Orient. Une espèce de nausée d'infini qu'elle faisait tout le temps avec sa propre figure. J'essayais moi de refaire pareille expression quand j'étais tout seul devant la glace et j'y arrivais pas.

Vous voyez qu'à Londres je commençais à m'intéresser à autre chose qu'à mes infirmités personnelles et mes bourdonnements et blessures. Ça c'est déjà bon signe, que je vais devenir intéressant.

Sa lassitude à Mistress Council c'est à cause qu'il m'expliquait Cantaloup qu'elle avait eu trop longtemps chaud dans les Indes. Elle n'a jamais paru s'apercevoir du trafic bien particulier qu'avait lieu chez elle. À propos on apprend une certaine manière de regarder dans la rue ce qui se passe à Londres, qui est bien commode, par réflexion, avec un petit miroir qu'on portait chacun dans notre poche, par la vitre du magasin d'en face. Je veux dire qu'on se sent un petit peu traqué. Tout en jouant aux cartes, ça n'empêche pas. La belote existait pas encore, à ma connaissance. C'était la manille. Quand une gonzesse de la tôle passe par exemple en retape devant la vitrine et qu'elle est suivie, faut dire ça aussi, par un bourre en remonte, elle tique deux coups sur la glace avec sa bague, si c'est un tapin d'un coup seulement, alors qu'on se trisse pour que le salon soye libre, pour qu'elle puisse monter librement. C'est deux livres qui tombent. Au premier c'est installé genre thé room soi-disant. Un autre salon en somme mais alors à doubles rideaux. Le divan est encore plus colossal, plus huileux, plus capitonné. La même ôte pas une épingle de son attirail, ni les gants, c'est défendu. Le mec non plus. On s'asseye bien convenable. On cause. Et pas des cochonneries. Faut voir alors le garçon qui s'introduit du coup avec son habit à queue, ses gants aussi, tout ça bien limé, bien triste, et son thé triste et son gâteau plus triste

encore, toujours le même le gâteau. Et l'assiette pleine de doigts. On y touchera pas. Le miché paye. Il a droit aux trifouilles sous les jupes, mais faut qu'il se régale sans déplacer le galure, ni qu'il s'arrête de causer. Il plonge les doigts dans la mousse, il tourne, il s'agite, le plus fort qu'il peut. Il en veut pour ses deux livres. Il en boirait bien du baveux, mais ça suffit. Sa cause est entendue, on le vire. Le garçon revient, remet les mains dans son assiette, fout du thé par terre. Le miché bafouille. Il faut qu'il remanie sa braguette et qu'il se barre en trombe. Déjà la même, bien élastique, débouline dans l'escalier. Le miché seul prend honte et peur. Il croit qu'il a été trop cochon, qu'on va l'arrêter. Il est tout soulagé de se remettre dans l'air de la rue... notre manille continue. Les soldats ici comme partout au monde au ras de la vitrine moutonnent et progressent en crachant. J'avais vraiment rien à faire qu'à regarder les choses. Je me méfiais pourtant. Après trois mois de distraction ici j'allais mieux de mon oreille, on me renverrait me faire écosser. Les Flandres c'était jamais qu'à six heures. Fallait réfléchir. Connaître bien les lieux. Étudier. Faudrait peut-être mieux que je vous explique alors l'endroit où ça se déroulait. Londres c'est pas très loin c'est entendu, mais quand même c'est encore coûteux quand on a pas les bonnes adresses pour s'arranger, surtout pour la nourriture si souvent déprimante. Ça gêne le voyageur, ça l'effraye. Les pommes frites en particulier sont infâmes. En somme faut être renseigné. Mais le district dont je vous cause a énormément changé. Vous vous y retrouveriez plus. Je m'y reconnais encore moi c'est certain mais quand même j'hésite... Dans la rue Leicester, en plein centre c'est vrai, il ne reste plus dans l'état que le couvent des Dames du Bon Jésus, dirigé encore par des sœurs franciscaines et juste à côté du garno où pieusement nous demeurions. Tout le reste, c'est des boutiques et des meublés bien différents. D'abord on a

été très dur pour les maquereaux en Angleterre depuis dix ans. Mais le marchand de fruits avec sa voiture monumentale il tient toujours au moins la moitié de la rue, un vrai verger, pommes et bananes, tout ça réparti sur un tapis bien haut de laine, vert à hurler quand il donne en dessus le plein d'acétylène. Dans notre coterie à Leicester Pension je veux dire tout de suite qu'on avait admis un bourre, Bijou qu'il s'intitulait. Ça s'était fait sournoisement. On a prétendu d'abord qu'il était pas un bourrin véritable, qu'il s'occupait ni des voleurs ni des maquereaux. Des clous.

C'est avec des salades pareilles qu'on a commencé à lui parler au lieu de l'étendre comme on aurait dû à Leicester Pension dès les premières pailles. On s'en est bien repenti. C'était le commencement des ententes qu'ont eu lieu avec les bourres. Après ça on les comptait même plus. J'avais bien l'intention en tout cas moi dès le début de le marquer le Bijou, de lui faire des confidences avec une gaule et de lui ratatiner la gueule s'il me gênait dans mes décisions. Ce bourre Bijou donc, puisque c'est de lui qu'on parle, il possédait deux femmes en maison, une à Bordeaux et l'autre à Nîmes. On pouvait pas dire qu'il était pas du milieu. Ce qu'il aimait le plus pour se distraire c'était de faucher les bananes du mec à la bagnole devant nous. Et jamais il se faisait poirer. Ça déjà c'était donc suspect. Au brouillard je lui en ai vu ramer jusqu'à une douzaine de bananes et tous les ananas dans la journée même. C'est cette façon qui m'a même tapé dans l'œil. On aurait cru qu'il voulait nous prouver que c'était bien facile de se garnir et qu'il voulait nous aussi qu'on pique dans la voiture.

– Vas-y Ferdinand. T'as rien à craindre, qu'il me tâtait en passant au ras du tas.

Je voyais quand même bien le mec au tablier qui faisait semblant de pas me regarder et de causer précisément avec une passante...

– T’as le bonjour Bijou, que je l’emboîtait du tac au tac. Je suis pas bon pour tomber à cause d’un con dans ton genre...

Alors il faisait à la grande colère, il s’incendiait, il me défiait de donner des preuves.

– Tu me prends pour un bourrique alors ? dis-le quand même et tout de suite que je t’entende.

Quand il râlait comme ça tout à la flan, il me dégoûtait encore bien davantage et pour tout le milieu en même temps que lui. Il puait le Bijou, vraiment la merde. Mais je sentais que je dépendais du même esprit, ça me faisait triste pour rien avoir en commun avec une mollard pareille. Ce qu’il aurait fallu vraiment, c’est pas seulement de l’étendre là comme une merde dans le Trafalgar Square. C’était trop facile. Il en serait resté partout autour de son odeur et de son influence. C’est de l’instruction qu’il aurait fallu posséder pour bien pouvoir l’oublier et perdre le goût de sa fiente. D’abord ça se défroque toujours un cogne un jour ou l’autre, d’un coup. Suffit qu’on le vexe. À un moment ça devient plus fragile qu’une gonzesse un flic déguisé. Les hommes de la remonte aussi d’ailleurs. Tout ça c’est plein le ballon mélangé. C’est inquiet dès que c’est contredit. Ça sait plus où prendre son bidon dès qu’on précise. Ça s’effondre, ça menace, ça écarquille, ils se la mordent plutôt que d’avouer qu’ils en ont pas d’instruction, c’est des piteux. On boit, c’est pas oublié. L’injure est faite au vif. Ils se réveillent la nuit pour larder l’armoire à glace du haut en bas. Bijou lui sa compensation qui lui venait de son fond de vache, c’était une espèce de menace, une manière de se trouver tout d’un coup supérieur à nous tous, une remarque, qui pouvait pas tromper, même les petits mecs s’ils avaient pas été si abrutis par le brandy, les cravates en soie filandreuse, et le poker à main armée. Si on l’observait assez le Bijou, on voyait le coup de loin lui remonter du trou du cul. Il se sentait après tout à l’avantage,

le protégé. Ça surgissait finalement l'engueulade au moment venu. Le bouzeux aux bananes pour moi c'était un bourre aussi. À Londres les choses ne se forment pas volontiers. Elles conduisent des unes aux autres, c'est tout. Faut se contenter d'une impression. On se méfie pendant des années. On a eu presque confiance. Total on sait pas si on a eu tort. C'est ça l'anglais. Toujours infini.

En attendant, il venait sur les six heures, je disais donc, dans Leicester Square pour s'amuser autant [*de*] troupes que pour une bataille. Nos mômes tapinaient tant et plus. « Faudrait avoir des gonzesses fendues de haut en bas pour suffire au trafic... » Tellement qu'il en arrivait des renforts c'était vrai, et des avides, de tous les dominions. J'ai connu des hommes qui tenaient jusqu'à six femmes à travailler pour eux, et qui s'en revendaient encore un couple ou deux par mois. La traite des blanches c'est marrant. Les couleurs, les noirs et jaunes surtout ça renifle, ça se précipite sur nos tapins pour leur crever le fondement. C'est enragé. On peut pas croire ce qu'on avait de frais médicaux de ce côté-là, surtout dans les débuts. Dans notre pension, les passagers, les habitués c'était encore une douzaine de demi-sel de tous les âges, bien instructifs. Et puis des artistes de music-hall et de vrais beuglants, à traîne, des jongleurs même. Parmi sûrement y avait des déserteurs aussi, plus dégonflards encore que moi-même, qu'avaient même pas [tâté]. Avec des papiers bien faits, sur mesure, la voix toujours basse et puis au moins quand même deux gonzes chacun, au business dans divers genres, dans les métiers de luxe surtout, la parfumerie, la manucure, les petits emplois dans les coulisses, des drôles.

Charles Aumone il avait plus lui personne pour le soutenir. Il se défendait tout seul à présent. Les Anglais l'avaient écoscé. C'est une gonzesse qui l'avait trahi, donné aux roastbeefs, un coup monté, l'oseille en mains. C'est chose rare. La môme,

une Argentine, il se l'était prélevée sur place, à Cordoba dans la pampa, et ramenée exprès dans Piccadilly, pour faire son original. Au tribunal ça alors on lui avait reproché, à Bond Street, à l'Old Bailey. Ils l'avaient reconnu bon pour deux ans de « dur labeur » à Dartmoor sur la lande, le pénitencier. Déjà c'est gentillet, c'est dur, mais y avait la correction pour finir et pour commencer. Vingt à l'entrée, autant pour sortir et pas du mou. Il se vantait pas Aumone mais il montrait volontiers les cicatrices du chat, épaisses d'un doigt tout à travers son dos large. Ça lui faisait comme du bien même qu'on regarde.

– Ils te posent tiens une plaque en cuir épais, je te jure, à travers les reins, autrement ils sauteraient...

Ses yeux alors ils restaient fixes à rechercher les circonstances... Aux jeunes surtout qu'arrivaient, à moi plusieurs fois de suite, il me donna tous les détails pour prévenir.

– Quand ta marmite en aura marre de ta tronche, ici c'est facile, elle a qu'un mot à dire.

Au fond il était jaloux, il était sonné. D'abord les femmes en auraient plus voulu tel quel, plus qu'une fêlure, une tisane. Les Anglais aux neuf queues ils l'avaient encore plus ratatiné au moral qu'au physique. Je lui demandais moi pourquoi qu'il s'en allait pas pour de bon de l'Angleterre. Il répondait par plein de raisons. « Je me vengerai », qu'il prétendait. Il se vengeait mes couilles pas du tout. Les biftecks l'avaient littéralement fêlé. Il fuyait de partout.

– Il les admire, que je te dis moi, depuis qu'ils l'ont corrigé, il pourrait même plus vivre ailleurs, sans eux, faut qu'il les voye, il a tout du chien.

C'est ainsi qu'il expliquait les choses Cantaloup, le pourquoi il retournait pas rue de la Gaîté Aumone.

Vers les six heures on sortait nous pour faire une descente des Publics Bars depuis Lard Street à côté jusqu'au Corner Tottenham. Leurs bars ont des drôles de formes bien compli-

quées avec des jolies mômes bien capricieuses derrière des comptoirs en acajou épais comme ça. C'est plein de cuivre comme sur un vrai bateau, c'est luxueux, c'est riche. Le book-maker toujours inquiet, montre ses dents, ses bagues en or, inspire confiance. La fumée vous prend toute la tête et les idées. La bière si épaisse qu'elle vous élargit la bouche en noir. Je croyais au début que c'était simplement de la distraction moi, de la rigolade, les petits tours qu'on décrivait avant dîner, un zanzibar par-ci par-là. Mais c'était pas ça tout à fait.

Y avait Bijou, moi donc, Aumone et le Tatave dit Cantaloup qui prenaient la rue, souvent encore un ou deux hommes dans l'excursion. À propos, Aumone faut dire qu'il s'était remis à la peinture depuis son malheur. C'était son premier métier d'abord les beaux-arts. Il s'était déterminé mac dès l'école. Mais depuis la correction il se tenait toujours voûté à cause des reins. Il peignait plutôt les animaux, des chevaux surtout et très bien. Il s'y était remis. Il en vendait de-ci, de-là, de ses productions, assez pour briffer, presque si on l'avait pas aidé nous autres. Ça plaisait aux Anglais son genre. Ses toiles il les proposait dans les petites boutiques près du Museum surtout, les petits libraires. Y avait de la gêne. Il osait pas pousser les portes. Pour un peu il se serait éclipsé, du moment qu'on lui demandait [ses] prix. Il aurait fait des cadeaux. Ça l'humiliait d'avoir besoin. Pour le stimuler j'allais souvent l'aider à vendre. Ça m'amusait. Le coup d'avoir été barbeau pendant longtemps ça l'avait déshabitué des marchandages. Ces petits peigne-culs du commerce, toujours si râleux, si méprisants, lui donnaient peu. Moi j'étais pas si délicat. Entre les macs et les boutiques je savais pas lesquels me répugnaient davantage. Je les incendiais tous pour me rendre compte.

– Si vous n'en voulez pas, que je leur disais aux boutiqueux, on va les vendre au musée d'en face.

Il se serait arrêté sur le seuil même à bégayer. Il rempor-

tait ses jolis canevas. Il était devenu scrupuleux en somme et honorifique comme mon père. Ils se rengorgeaient. Je lui faisais honte. Mais que je retourne avec Cantaloup. Quand je vous dis le tour du quartier, faut comprendre celui qui va de Lampton Street<sup>1</sup>, la rue si pianotante dès onze heures du matin, jusqu'au British Museum. Dans la Lampton Street j'ai compté jusqu'à vingt et trois écoles pour la danse et le maintien, rien qu'aux premiers étages avec dans chacune la ballerine directrice aux cheveux rouges qui louche un peu derrière les brise-bise verts et bleus, voir s'il vient des nouveaux élèves, qu'ils s'égarer pas à côté. C'est des femmes qui sont surnoisées et sympathiques, à cause des molletons bombés de garde mobile que donne l'entraînement, de la chair costaude, de la dégaine institutrice, de leurs bouffées de chaleur, de leurs quarante berges, de leurs souvenirs qui sentent le cheval, les troisièmes classes et l'eau de lavande. Toutes ont été à Rome, au Forum se faire branler une fois dans la vie. Quand elles donnent leurs leçons, baguette au poing, les petites filles, cinquième position, gloussent d'une drôle de manière. *Tic tac* c'est le métronome. Un coup de piano pour le fouetté. Entendez-vous l'air aigret qui cascade à reculons sous les combles ? C'est amer à l'oreille comme la marmelade aux [papilles]. Vous en avez plein la bouche. Les petites filles transpirent, et se crispent encore pour deux battements le long des barres au mur. Elles font transpirer la glace. Elles voudraient bien un jour à bout d'effort embrasser Pavlova aussi, comme la maîtresse. Elles trouveront bien un juif plus tard, les mignonnes musculaires, qui leur boira l'urine pour cher quand elles sauront danser sous le réflecteur bleu du Palladion la mort d'un cygne.

Tout arrive, une deux. Chassé ! Fouettez ! trois narcisses au trot devant la croisée en grelottine. Dans les étages d'à

1. Cette rue semble inventée.

côté c'est du même, l'escalier tient toutes les photos qu'il peut, au moins deux par marche. Tout ça danse depuis Vestris jusqu'à Nijinski. Chaque maison dans Lampton Street ne demanderait qu'à s'envoler mais en briques compactes et bien menues, mille et mille caprices de gris dans la lumière du réverbère qui n'est jamais tout à fait éteint, comme une âme, pendant l'hiver.

Passé le petit cinéma, Lisette de Paris, la modiste en boutique, deux pas plus loin, fournit justement nos dames. Elle tient un peu de coco, à crédit, vers la fin des mois. Tout le monde le sait. Il suffit d'abord de voir entrer chez elle les ladies de la bonne société. Leurs voitures ne dépassent pas le Théâtre Prince du York<sup>1</sup>, à la lisière du quartier, soi-disant retenir leurs places. Elles faillent chuter sur les légumes, les fruitières en sèment plein la chaussée. C'est le chemin des grands restaurants. Assez pour faire la soupe. Plus tard j'en ai pris, je m'en suis servi. Y a plus facile à Londres, on m'a montré depuis. Elles sortent mes ladies donc toutes furtives et pâles jusqu'aux oreilles de chez la Lisette. Ça me fait mal toujours de voir de la viande si saine s'abîmer à plaisir. Des fesses où y a la force de vingt biftecks et joliment saignants, toute une vie comprimée, tendue, à éclater sous les cuisses de la robe. Je vois les muscles. C'est fini...

On le connaissait bien nous aussi le Théâtre Prince d'York à cause d'Aumone qui profitait le soir du moment des représentations pour vendre un peu sa production, le long de la queue c'est-à-dire, aux pilons des classes moyennes. Pluie ou pas ils sont heureux d'attendre les Anglais. Ils feraient n'importe quoi pour leur plaisir d'abord ces gens-là, mais tristement. Il

1. Évocation probable du Duke of York's Theater, situé sur Saint Martin Lane, dans Westminster. Ouvert en 1892 sous le nom de Trafalgar Square, il prit ce nom trois ans plus tard.

en planquait toujours un vrai choix dans son pardessus de ses œuvres, Aumone. « Alligator, gagnant du Derby 1832 pour Uppercut et Malmaison ». Seulement c'était presque toujours le même bourrin qui servait comme modèle. Il y avait que les noms qui variaient. Guerre ou pas les Anglais ils aimaient la queue, le théâtre, ils se régalaient, les kakis du front, du camp d'à côté, ils prenaient souvent jusqu'à trois représentations du même, et à la file, et douze thés citron pendant, toujours sans parler. Ils se vouaient au plaisir, à la rumination et à la mort. C'est des drôles de mélanges dans l'intérieur les Anglais. Shakespeare il est comme ça. Mais c'est moi qui vous promène, faut pas que je vous égare. Devant la queue du York c'est pas fini, voici encore tout un véritable spectacle sur le bitume qui s'offre en attendant qu'on ouvre. Au bon cœur c'est-à-dire, à la bonne volonté, à la fantaisie. Deux demoiselles en organdi sous l'averse qui se trémoussent, on voit leurs jarrettières déjà qui se débinent, c'est indécent, elles ont le ventre tout mouillé. Le pianiste c'est leur papa, il joue presque comme un mécanique. Mais au brouillard il triomphe quand même, il est rusé, sur ses quatre roues toujours dans le ruisseau, la rue le cache, ne laisse plus sortir de sa mélodie qu'un *sol* bémol et deux petits *ré* dièze que la ville entière en dépend, trois gammes, une chromatique, dans l'instant. Il est juste dans le charme et le désir de la rue, où ça tremble, de toute chose, de la petite âme des choses. Il chatouille, il est le Dieu de la discrétion. La rue ne tient que par lui, deux petits *ré* dièze encore, il va tourner, les perdre au bout d'un trille minuscule, il hésite, s'élance de nouveau, il a rattrapé le charme au bout d'un doigt, c'est un dièze, nous ne mourrons pas encore. Son piano est plein de danger. Ces filles voltiégeuses et méthodiques en organdi le savent et cherchent papa déjà derrière l'instrument. Leur souffle les dépasse. Papa est insensible. Papa s'en fout. Il n'a plus besoin de personne, il

est tout. Alors tout soudain le voici qui change d'exercice, s'orne d'un tyrolien plumé, plonge d'un bond sur la chaussée poisseuse, glisse en vitesse sur le bide jusqu'au trottoir d'en face chercher les sous. On applaudit. Dans les environs dont je vous cause, il donne sans résistance.

Mais il ne faudrait pas croire que tout ceci est sans danger. Dans les environs dont je vous cause le casuel en plus des hommes[-bananes] appartient aux musiciens qui tiennent un grand privilège dans la rue, c'est des macaronis pour la plupart et qui se défendaient les salopes, une véritable fédération. Si on essaierait nous de traîner le Barbarie comme eux, ou le piano à roulettes même, on se ferait étendre. C'est ce qui est arrivé au gars Dorbonne d'ailleurs, un gentil qui débarqua d'Afrique vers 1916, de Dakar je crois, avec sa femme, peu après moi en somme.

Une idée leur était venue à tous les deux de lancer la chanson française devant les restaurants les gourmets et autres au moment des repas et même à l'entrée des prix fixes plus ou moins espagnols et qui sont parallèles au Square Soho. Ils ont été prévenus de se tirer une fois deux fois pourtant, à la troisième on les a retrouvés devant le British Musée, qui est bien à deux kilomètres de distance et passé trois carrefours encore. On a jamais su comment ils étaient parvenus si loin. Ils étaient froids. C'est pour vous dire que c'est une ville curieuse Londres et joliment sérieuse dans un sens, et bien intérieure. On y apprend la discrétion. Vous remarquerez vous-même que je ne parle plus du tout de mon oreille et de la façon que je bourdonne, et que je me torture avec, volontiers ou non. Quand ça m'arrivait de dégueuler après un mois de Londres, je disais plus rien tellement j'avais changé, je gardais ma misère pour moi et ma confiance, comme un gentleman. Si je passais une nuit entière à sonner l'olifant dans ma têtère, j'emmerdais plus personne avec mes

histoires, c'était encore mon horreur à moi, le lendemain même sourire. Je me plaignais plus. Je prenais du caractère. D'abord je pouvais espérer un peu. J'avais connu tellement pire. J'avais encore trois mois de bon pour mon matricule en somme, mais ils passaient. Angèle me faisait bien un peu attendre ses visites. J'osais pas ramener mais je la trouvais pas très pressée à se rendre compte si je l'aimais toujours. Chaque fois je la trouvais mieux habillée, plus vigoureuse et prospère. Je me faisais une raison. L'Angleterre lui réussissait aussi comme à moi. J'osais pas lui demander des nouvelles du Purcell. On aurait dit toujours qu'elle choisissait le moment de ses règles pour venir me voir. Comme une excuse pour ne baiser qu'à peine et puis d'autre part elle me parlait tout le temps des malaises que ça lui causait ses affaires. On montait dans la piaule. Je trouvais ça nouille puisqu'on pouvait quand même faire que de parler de ses inconvénients. Mais elle arrêtait pas alors.

– Tu me feras ce que j'aime bien, dis mon Loulou ? Je te montrerai quand j'irai mieux.

– Et avec Purcell, qu'est-ce que vous vous faites ?

Alors elle se lançait en garces confidences et des descriptives et puis elle se reprenait. Tout ça pour me faire durcir et puis colère et puis mou. Elle me tâtait la bite en s'en allant. Elle se rendait bien compte que j'étais tout entièrement à sa merci.

Tout de même avec deux mois et six semaines encore de sursis et bien nourri je pouvais voir venir. Les bourres anglais même du Scotland Yard ou du Military Police ça serait pas sûr qu'ils feraient mon étiquette pour les barbelés. À eux d'abord que je me disais, les salopes ! Quelquefois j'en croisais dans la rue qu'on reconnaissait bien nous autres, des bourgeois avec leurs complets carreaux et le journal des courses qui dépassait la poche. Au restaurant aussi ils venaient déjeuner,

à la Grande Roue dans Tavistock Square. Toujours deux qui bouffaient là sur les murs. Avec Cascade<sup>1</sup> on pouvait pas s'empêcher d'aller des fois déjeuner là derrière eux. Ils ouvraient grande la gueule à faire du bruit quand ils mâchaient comme des vraies vaches, moi je vous le dis. Ils se levaient, ils étaient pleins à ruminer pendant deux jours encore. On les suivait des yeux nous autres bien en détails avec leurs blousons merdeux. Ils fondaient lentement dans le brouillard, passé la porte indécis, le long de la grille du square on les voyait encore aller se perdre le long des arbres. Ils se dandinaient et puis on les voyait plus. On revenait exprès pour les regarder. Ils nous remarquaient même pas. C'est le dedans [*de*] leur fraise que j'aurais voulu regarder plus encore que le dehors.

Cantaloup plus que moi encore qui était tombé en situation irrégulière, qui sautait les visites médicales. Il en grelottait quand il suspendait près d'eux son pardessus. Je le voyais moi trembler. Je disais rien. Il m'aurait peut-être buté quand même dans ces moments-là. Il était drôlement dans l'amour-propre.

C'est plus tard, loin des dangers, qu'on pense par abstraction, en distingué. On peut se permettre. Tout dépend de la fortune et de l'instruction. Avec ni l'un ni l'autre on est certain seulement de se faire bourrer la gueule et de recevoir toute l'existence par le trou du fondement.

Des boulots réguliers j'en avais dégusté moi jusqu'au fiel, et des bien emmerdants, qu'abrutissent l'homme jusqu'au goulot. J'en voulais plus, je parle des boulots comme avant guerre, à l'admiration du patron canaille, voleur et con. Amen ! Je suis né en 93, dix-huit cent c'est-à-dire ! Je fais de l'esprit ! ma médaille militaire je l'ai donc fait sauter, et d'un ! J'ai dit. Pour ce qu'elle me donnait de considération

1. *Sic*, pour Cantaloup.

dans le milieu elle me valait dix fois encore autant de jalousie. L'abolition des privilèges. Ensuite c'est pas mon genre de me faire reluire. De nature je suis timide et délicat comme un mort, presque. J'ai enlevé tout ça et l'uniforme.

– Tu pavoises plus ! qu'a dit tout de suite Bijou à ce propos, on va pouvoir te sortir en plein jour à présent !

– Toi, que j'ai dit, tant que je t'aurai pas crevé l'urne, tu te tiendras pas pour quitte ! Y aura bien des choses alors que tu comprendras d'un coup !

C'était parlé. J'aimais pas sa salive. Bourrin qu'il était. Fallait que je la clôtüre sa gueule. Je me sentais devenir héros quand il me parlait. Chacun sa guerre. Il se prenait déjà pour beaucoup trop caïd tel quel. Ça m'aurait plu quand même de lui calibrer la tronche dans l'encoignure d'un égout. Enfin ça ne s'est pas décidé de cette manière-là. Mais de mouton déjà je me sentais devenir enragé quand il passait aux imper tinences. Il me jetait un œil alors qu'était poison.

Je jacasse, je m'embrouille. Ça m'empêche de vous montrer le quartier dans les attractions comment il était. La belle nature, la jolie jeunesse, tout ça vient des ondées des brumes en Angleterre, c'est ce qui donne la tendresse à tous. Pelouses, jonquilles, ruisselets, fillettes si court et fraîches vêtues, tout ça pousse et chante et danse à la vue, entre les pluies, aux instants de soleil, bondit encore et se presse d'éclore, entre les rayons. Il arrive le beau temps merveilleux d'être attendu par tant de monde et de fleurs en peine.

Il ne faudrait point d'ailleurs que je vous attriste. Voici douze gradins d'œillets à vendre depuis le premier étage jusqu'au sol au-devant de quatre boutiques, de l'enseigne du trottoir. Où l'instant d'avant on ne voyait que de l'ennui, vient d'éclore tout un buisson de pâquerettes, un grand essaim de roses roses et du réséda parmi, assez de muguet fleuri pour que la rue entière embaume d'un bout à l'autre, si

fort que les personnes cessent de circuler, rêveuses. Au plaisir des cœurs tendres, des dames des cimetières, des rendez-vous et des petits enfants.

Mais là, dans Priestley Avenue<sup>1</sup>, les charcuteries [minimes], les gâteaux à trois pour deux sous, un peu plus loin dis-je, où commencent les tailleurs, venus de Varsovie, après le bar automatique, ça sent l'oignon. Je connais si bien Max Oledov qui faisait tant de gestes et me fit tant crédit. C'était un fakir juif plein d'épingles. Il habillait rien qu'avec des vestes et des poches si vastes qu'on s'y promenait sur les mains. Le tout en damiers qui s'étiraient à l'humidité, tellement qu'on ne se reconnaissait pas. Lui non plus. Le coiffeur et le philatéliste font boutique ensemble. Voici cent mille vignettes dans une seule vitrine pour faire rêver l'avare et l'écolier voyageur au doux long cours. Il suce les carreaux pays par pays en se trifouillant le derrière. Les oxyures s'échappent. Encore un aveugle accroupi qui tire sur l'accordéon l'air qui n'en finit pas de se rendre jusqu'au-dessus de l'échafaudage de la remise qu'on ne terminera jamais. La cabine du téléphone, tout contre, demeure interrompue depuis vingt et deux années. C'est ainsi.

Je sais, je l'ai lu, qu'un crime fut commis là un soir d'hiver, un crime en 1892. Dans le *Sunday Pictorial*. Tout le monde a oublié ce fait. Je sais la profondeur des choses. Je ne dirai rien, voilà tout. La romance à l'air vif retombe comme une vieille guimauve des fenêtres d'en face avec trois pennys dedans. Une pièce titube et vadrouille jusqu'à l'ouverture de l'égout. L'aveugle bondit et l'écrase au ras de la grille. Il examine qu'elle est bonne.

Encore une voiture de fruits qui passe et une autre qui vend

1. Cette rue semble inventée. Il existe bien une Priestley Way à Londres, mais dans un quartier situé fort loin de celui-ci.

des glaces, des siciliennes, peinturlurée rose et pervenche sur toutes les rainures, comme une vraie réjouissance, elle se planque la baignole à l'angle même du square Soho. Voilà tout ce qu'il reste le soir venu des Seigneurs de Venise, ambassadeurs autrefois, à deux pas d'ici, dans leurs palais à lambris et porphyres. C'est moisi, leur ambassade recueille pour deux livres par mois les ombres et les trois vagabonds, les carrioles du voisinage le soir venu qui font la soupe, trois autres glaciers encore remettent à l'entresol, ils ne montent jamais aux étages. Quinze émigrations ont achevé depuis 93 de fatiguer ce quartier-là. On a pissé des enfants du malheur et fait de la lessive dans toutes les soupentes de Soho. Le triste jardin qui est au centre, le saule pleureur énorme qui monte si haut dans la tristesse et retombe si bas qu'il répugne, l'indécrottable de malheur. J'aime bien vous raconter Londres, mais je me souviens quand même de mon histoire.

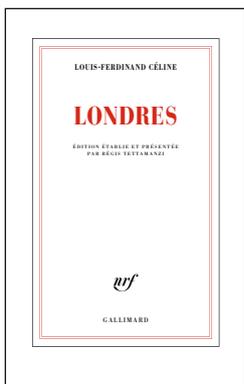
Donc chaque fois qu'elle venait me voir au bout du compte Angèle, c'était pour m'aider, on se comprend. J'ai reçu peut-être en tout deux cents francs de mes parents. Il fallait Angèle à tout prix. D'ordinaire, une des mignonnes s'appuyait la tambouille à la Leicester Pension, pour tout le monde. C'était la famille. Madame Council le préférait aussi. Les femmes au hasard des occupations et des instants libres se servaient souvent après nous. Tout de même on veillait à ce qu'elles se nourrissent régulièrement. Le climat est dur à Londres, surtout au business dehors. Quand le brouillard gèle la retape ça devient du cross-country tellement qu'elles ramassent de gadins les mômes, dans les rues poisseuses. Faut ce qu'il faut en somme. Les Anglaises possèdent plus de graisse entre cuir et chair que les nôtres, qui grelottent tout de suite. Souvent quand elles avaient du chagrin elles refusaient de bouffer. J'ai vu comme ça des scènes homériques. Le Dédé Graslard bourrer la gueule à la sienne qui voulait pas reprendre des haricots.

# LOUIS-FERDINAND CÉLINE

## Londres

Ferdinand, le héros de *Guerre*, a quitté la France pour rejoindre Londres, « où viennent fatalement un jour donné se dissimuler toutes les haines et tous les accents drôles ». Il y retrouve son amie prostituée Angèle, désormais en ménage avec le major anglais Purcell. Ferdinand prend domicile dans une mansarde de Leicester Pension, où le dénommé Cantaloup, un maquereau de Montpellier, organise un intense trafic sexuel de filles, avec quelques autres personnages hauts en couleur, dont un policier, Bijou, et un ancien poseur de bombes, Borokrom. Proxénétisme, alcoolisme, trafic de poudre, violences et irrégularités en tout genre rendent chaque jour plus suspecte cette troupe de sur-sitaires déjantés, hantés par l'idée d'être envoyés ou renvoyés au front.

S'il entretient des liens avec *Guignol's band*, l'autre roman anglais plus tardif de Céline, *Londres*, établi depuis le manuscrit récemment retrouvé, s'impose avec puissance comme le grand récit d'une double vocation : celle de la médecine et de l'écriture... Ou comment se tenir au plus près de la vérité des hommes, plongé dans cette farce outrancière et mensongère qu'est la vie.



**Londres**  
**Louis-Ferdinand Céline**

Cette édition électronique du livre  
*Londres* de Louis-Ferdinand Céline  
a été réalisée le 19 septembre 2022 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072983375 - Numéro d'édition : 440522).  
Code Sodis : U44658 - ISBN : 9782072983382.  
Numéro d'édition : 440524.